

ment venait d'envoyer des troupes à Saint-Charles pour arrêter les patriotes qui tenaient des assemblées inquiétantes.

Les membres de la ligue à Saint-Denis avaient résolu de leur barrer le passage.

Les quartiers généraux des patriotes étaient chez Duval. Le soir où nous sommes, celui-ci y était avec Paul Turcotte. Il jetait de temps en temps un coup d'œil au dehors.

Vers neuf heures il se leva, se dirigea vers la porte et après avoir fait quelques pas autour de la maison, il rentra en disant à son lieutenant :

—Il me semblait avoir entendu du bruit et je croyais que c'était nos gens qui arrivaient... Il commence à se faire tard...

—Notre monde n'a pas encore retardé, répondit Paul Turcotte qui nettoyait de vieux fusils. D'ici au quatrième rang, il y a deux bonnes lieues, et ma foi, cette nuit ce n'est pas un temps pour marcher. Les chemins sont impraticables, sans compter qu'il commence à faire noir comme chez le loup.

—Ah ! s'il n'y avait que cela à craindre...

—Que craindriez-vous donc ?... Est-ce que par hasard quelqu'un refuserait de répondre à votre appel d'embrasser notre cause ?

—Tu sais qu'à Saint-Denis comme partout ailleurs, il y a deux partis.

—Oui, mais quand il s'agit d'une chose importante, comme l'est notre entreprise, on met les partis de côté.

—Tous ne pensent pas comme toi, mon jeune homme.

—Alors vous croyez qu'il y en a dans la paroisse qui veulent faire échouer le mouvement des patriotes.

—J'ai raison de le croire... Je connais tous les habitants ; je sais que parmi eux il y a des imbéciles qui préfèrent subir des injures plutôt que d'abandonner leurs idées, plutôt que de résister au gouvernement.

—Oui, au gouvernement, fit Paul Turcotte d'une manière qui peignait bien le mépris qu'on avait pour la clique qui était à la tête du pays.

Duval continua :

—Ces gens-là, je respecte leurs idées, sans doute, mais que ne comprennent-ils la destinée d'un peuple.

Le notaire et son lieutenant parlèrent encore longtemps sur ce sujet et vers dix heures la porte de la maison s'ouvrit toute grande pour laisser passer une soixantaine d'hommes, la plupart dans la force de l'âge, grands et robustes.

C'était Bourdages, Patenaude, Mandeville, Lafèche, Allaire, Dupont, etc., etc., des cultivateurs, comme l'indiquait leur accoutrement.

Sans orgueil, ils étaient vêtus d'un pantalon et d'une blouse taillée dans une étoffe manufacturée dans leurs propres maisons et portaient une chemise tissée de lin récolté sur leurs terres. Dans leurs pieds ils avaient des bottes de cuir tanné ; un chapeau de feutre ou une tuque de laine leur servait de coiffure. Ou écoutait le conseil donné par Papineau de n'employer que des étoffes du pays.

Ces vêtements, faits sans art, abritaient un courage à toute épreuve et une énergie indomptable.

A leur arrivée Duval alla au-devant de Luc Bourdages qui marchait le premier et lui dit :

—Vous savez sans doute pourquoi on vous réunit ?

—Oui, répondit-il, et je crois que nous sommes ceux qu'il vous faut... Vous ne pouviez mieux vous adresser.

Luc Bourdages avait été autrefois un des partisans du gouvernement. Aujourd'hui cependant, s'apercevant que le dévouement des Canadiens-français était pris pour une chose obligatoire, il appuyait de toutes ses forces ceux qui revendiquaient leurs droits.

—Depuis longtemps, reprit Duval, en serrant la main du vaillant défen-